

CORNEILLE

# SOPHONISBE RESSUSCITEE

## Le mirage Medeiros

C'est un visage en médaillon. D'Infante ou de Madone adolescente. L'artiste, un anonyme, a rendu la perfection de l'ovale, le pinceau visiblement ému par ce camée aux yeux d'agate. Élégance du trait, douceur du modelé, chromatisme subtil. L'œuvre, due à quelque virtuose de l'École portugaise, pourrait être datée de la fin du XV<sup>e</sup> siècle; elle proviendrait d'un rétable ou de la collection privée d'un prince de Bragança. Connue sous le nom de son modèle, l'illustre tableau ravirait les esthètes. Et parlant du *Maria de Medeiros*, des étoiles dans les yeux, ils n'y verraient proprement que du feu.

Car si le modèle existe, le tableau, lui, n'est qu'illusion d'optique, mirage. Après tout, ce sont des prodiges familiers pour une jeune comédienne. Vingt-trois ans.

Révlée au Portugal, à l'âge de quinze ans, par le rôle androgyne de *Silvestre*, film éponyme de Joao Cesar Monteiro, elle fait le tour de la France (et du monde) grâce à *Elvire Juvet 40*, une mise en scène de Brigitte Jacques, où la comédienne répète, sous la direction de Philippe Clévenot-Louis Juvet, la seconde scène de l'Elvire du *Dom Juan* de Molière. Elle incarnera ensuite la « Juliette » du *Public* de Lorca monté par Jorge Lavelli, avant d'être distribuée dans *les Galanteries du duc d'Ossonne* de Mairret, mis en scène par Jean-Marie Villégier.

Vouée cet été à Fernando Pessoa pour lequel elle entamait un charleston débridé au côté de Luis Miguel Cintra, jouant avec elle *la Mort du prince* et autres fragments, elle retrouve cette saison Brigitte Jacques, qui lui confie *Sophonisbe*, un Corneille méconnu et mésestimé. D'elle, le metteur en scène, qui la connaît bien puisqu'il l'a eue pour élève à l'École de la rue Blanche, dit qu'elle est « la fleur » dans le théâtre japonais. De la famille des orchidées, ajoutera-t-on.

« Pas de miracles de la part des saints que l'on vénère à la maison. » De ce proverbe portugais, Maria de Medeiros fait sa devise. Il explique que la fille aînée du compositeur Vitorino de Almeida, professeur de musicologie à l'université de Porto, n'ait pas songé à devenir musicienne. Ayant longtemps vécu en Autriche pour les besoins d'une série d'émissions musicales, le « maestro », c'est ainsi qu'elle l'appelle, choisissait, pour l'éducation de ses filles, le Lycée français de Vienne.

Parfaitement bilingue, Maria de Medeiros débarque à Paris, au lycée Louise-Grand, à l'âge de dix-huit ans. Mais la classe d'hypokhagne a pour elle moins d'attraits que celle de la rue Blanche ou du Conservatoire (dont elle est sortie en juin dernier). Elle y connaît « l'amour qui naît au contact du vers », un sentiment qu'elle entretient par la lecture scrupuleusement attentive d'un livre de François Regnault, portant sur la diction des vers à l'usage des acteurs. Armée pour un affrontement avec son premier Corneille, ce sera : *la Mort de Pompée*. « C'est que, dit-elle (sur le ton qu'elle adopte le soir pour dire : « Le plus grand des malheurs serait de vous déplaire »), les jeunes héroïnes de Cor-



Thierry Rajic

**Marla de Medeiros :** « Je ne suis jamais loin de penser que mon rôle est celui d'un pitre. »

**Dépréciée par Voltaire, « Sophonisbe » de Corneille était rangée au placard. Brigitte Jacques l'en exhume pour un hymne à la liberté. L'actrice portugaise Maria de Medeiros tient le flambeau. Haut la main.**

**S**ophonisbe est une garce. Cœur de vipère dans un corps de reine. Connue pour sa beauté, la fille d'Asdrubal n'a de souci que pour sa propre gloire, qui se confond pour elle avec la splendeur du royaume carthaginois. Captive ou souveraine, elle ne fléchit jamais. Son premier mari, Masinissa, lui ayant été donné par son père, elle l'aime, dit-elle, mais le trahit sans peine pour des raisons d'Etat que le cœur, lui, ne connaît pas.

La cause de Carthage lui ayant imposé de rompre, elle épouse, à Cyrthe, le roi Syphax, certes un vieillard, mais ce nonobstant, un souverain autrement plus puissant. « Quand j'épousais Syphax, je n'y fut point forcée (...) je vous quittais sans peine, et tous mes vœux trahis cédèrent avec joie aux biens de mon pays », avoue-t-elle à Masinissa, sans chercher à le ménager.

Tel est le sang-froid des stratèges, obsédés de politique, haineux des sentiments qui conduisent tout droit à l'asservissement. Ainsi, Sophonisbe est-elle une sorte de Mata Hari antique, une créature abominable, humiliant du plus

vil sarcasme la reine Eryxe, sa rivale : « Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur, et je vous le rends lâche, ingrat, empoisonneur ; je l'ai pris magnanime, et vous le rends perfide. »

Telle est l'impression que donne, à la lecture, une pièce jugée cavalièrement mineure par Voltaire, inspirée de Mairret et donnée pour la première fois à l'Hôtel de Bourgogne, en 1663, avant de passer pratiquement aux oubliettes. Réhabilitée par Brigitte Jacques, l'œuvre retrouve sa place dans un cycle "colonial" auquel le metteur en scène rattache *la Mort de Pompée*, *Nicomède*, *Sertorius* et *Suréna*.

Dans un décor d'une luxueuse sobriété, qui n'est pas sans rappeler un Delacroix orientalisant, s'affrontent les protagonistes d'un univers qui bascule. Décor terre de sienne irisé, comme peint à fresque et proposant l'antichambre d'un palais sous l'aspect symbolique d'un morceau de corridor labyrinthique. Décor de souricière dû à Emmanuel Peduzzi et dans lequel la mise en scène peut sobrement déployer son interprétation : dans *Sophonisbe*, les héros sont des bêtes traquées, ils rôdent plus

qu'ils ne paraissent, et chacun, selon son tempérament y louvoie, y résiste ou succombe ; l'enjeu réel de cette tragédie étant, non la soif du pouvoir, mais une lutte insatiable pour la liberté.

Une interprétation et une diction sans faille des dix comédiens donne à cette allégorie une rare harmonie. Contrepoint sentimental face à l'inébranlable Sophonisbe, Redjep Mitrovitsa y est pathétique de faiblesse amoureuse, tandis que Maria de Medeiros, dont la démarche hallucinée trahit le désarroi, donne de son rôle une interprétation complexe et déroutante, tantôt minaudant et l'on succombe à sa feinte innocence, tantôt caustique et l'on applaudit sa superbe.

L'extrême jeunesse (sauf pour le vieux roi Syphax) alliée au savoir-faire de l'ensemble de la troupe apporte à l'art de la litote une gravité singulière et troublante. C'est ainsi que la déloyauté de Sophonisbe, ses ruses et son cynisme éclaboussent la scène comme autant d'effets résultant de la servitude. « L'hymen se rompt par l'esclavage », dit-elle. Sophonisbe est une résistante.

Brigitte PAULINO-NETO